

**SERVICES
BANCAIRES**

aux

Autochtones



Automne 2007, numéro 12



GRAND CHEF MAX GROS-LOUIS

LES PREMIÈRES NATIONS DE LA CÔTE OUEST FOX E. TRUCKING

Dans ce numéro



Wendy MacNair
wendy.macnair@bdc.ca

Lisez le compte rendu d'une conversation entre le grand chef Max Gros-Louis et Cheryl K. Watson, de BDC, laquelle nous permet d'en savoir plus sur cette personnalité, ainsi que sur sa communauté, sa culture, son travail et ses idées concernant l'importance de l'éducation et d'autres questions qui lui tiennent à cœur. ■ Richard Turner, de la succursale de Nanaimo de BDC, parle de l'importance de renforcer l'autonomie financière des Premières Nations de la côte Ouest. L'article mentionne plusieurs projets entrepris par celles-ci en vue d'atteindre le succès et d'avancer vers cet objectif. ■ Eugene Fox, client de BDC, parle de son entreprise diversifiée de camionnage. Il a pour réputation d'offrir des services de qualité, de livrer les produits à temps et de terminer ce qu'il commence : ce sont des ingrédients clés du succès futur de son entreprise. ■ Lisez le bulletin pour en savoir plus.



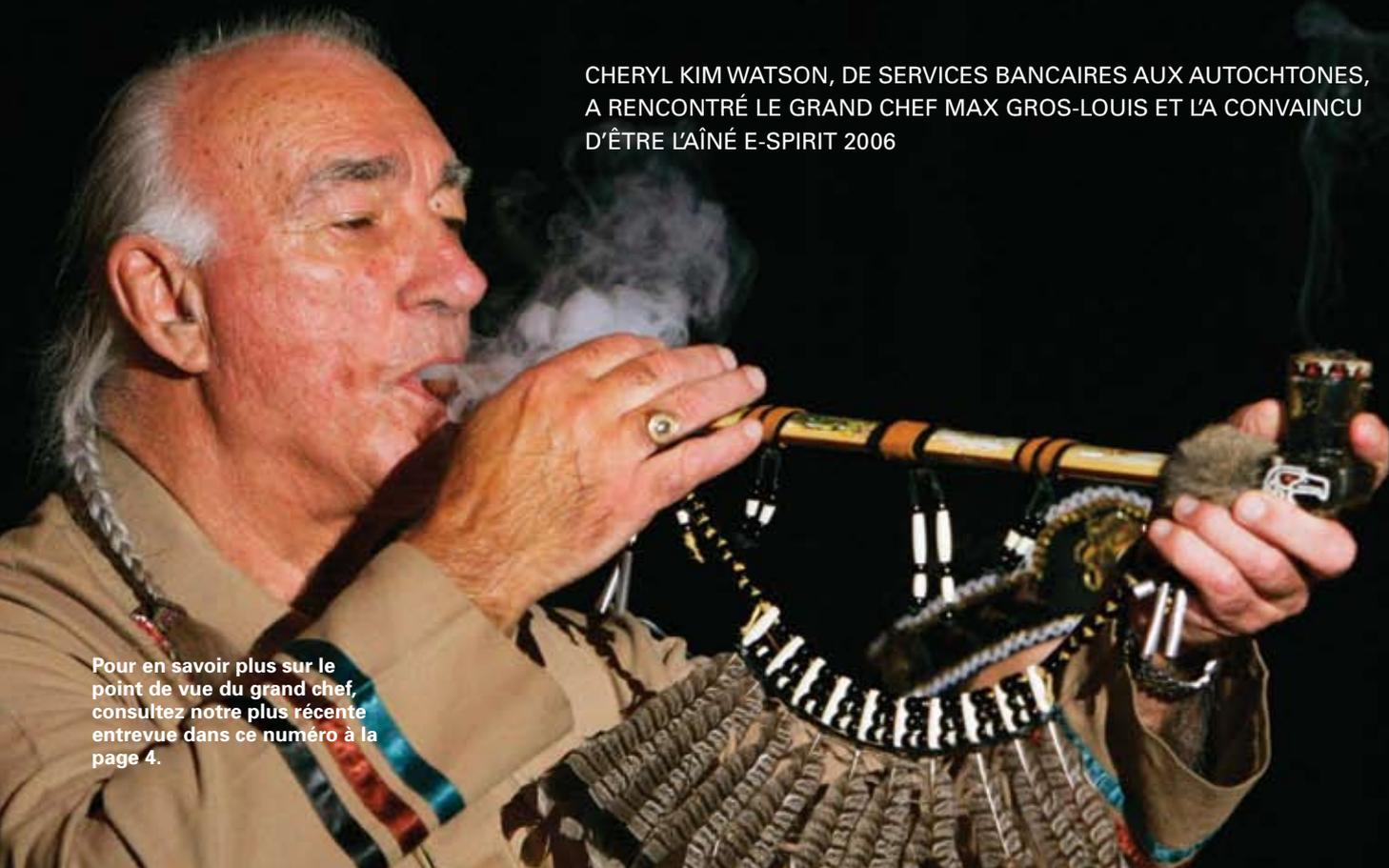
Note de la rédaction : Nous sommes heureux de vous informer que Wilson Neapew a été nommé directeur national, Services bancaires aux Autochtones en remplacement de Jim Richardson. ■ Sous la direction de Wilson, les Services bancaires aux Autochtones poursuivront leur croissance et seront axés sur l'élaboration et la mise en œuvre de notre stratégie nationale à l'égard des marchés autochtones et la promotion de BDC à titre de source de financement destinée aux clients autochtones. Wilson a été intégré aux Services bancaires aux Autochtones de BDC en 2002, puis nommé directeur de secteur du Centre d'entrepreneuriat de Winnipeg en 2005. ■ Wilson est membre de la Première Nation Pine Creek du Manitoba et connaît bien les difficultés auxquelles se heurtent les entrepreneurs autochtones. Nous sommes heureux qu'il soit de retour parmi nous en tant que chef d'équipe pour nous aider à améliorer les programmes actuels. Notre objectif est de mettre en place de nouveaux projets qui continueront de servir les intérêts des marchés autochtones.



Rencontre avec un homme de contraste

CHERYL KIM WATSON, DE SERVICES BANCAIRES AUX AUTOCHTONES, A RENCONTRÉ LE GRAND CHEF MAX GROS-LOUIS ET L'A CONVAINCU D'ÊTRE L'AÎNÉ E-SPIRIT 2006

Pour en savoir plus sur le point de vue du grand chef, consultez notre plus récente entrevue dans ce numéro à la page 4.



L'HISTOIRE COMMENCE EN DÉCEMBRE 2005. ELLE N'A RIEN À VOIR AVEC LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE, NI AVEC L'ESPRIT QUI LES ENTOURE. TOUTEFOIS, ELLE EST ÉTROITEMENT LIÉE À LA PRÉSENCE DU GRAND CHEF MAX GROS-LOUIS AUX CÉRÉMONIES DU CONCOURS E-SPIRIT 2006.

Les lecteurs de Services bancaires aux Autochtones et, qui plus est, ceux d'*Envol* connaissent bien E-Spirit, concours pancanadien de BDC à l'intention des jeunes Autochtones.

Tous nos confrères canadiens et québécois, ainsi que les observateurs des communautés autochtones et amérindiennes, ont entendu parler du grand chef Max Gros-Louis, ce personnage politique légendaire. À ce titre, il était tout naturel de communiquer avec lui au sujet du concours E-Spirit. Par ailleurs, les cérémonies E-Spirit 2006 devaient avoir lieu dans la ville historique de Québec.

Tout était prêt. Cheryl Kim Watson, de Services bancaires aux Autochtones à Winnipeg, n'avait qu'à communiquer avec le grand chef, fixer un rendez-vous avec lui et le convaincre d'assister aux cérémonies E-Spirit 2006 ou – encore mieux – de devenir l'Aîné E-Spirit 2006. Simple non? Pas tant que ça...

Bien que moderne, Max Gros-Louis, grand chef de la Nation Huron-Wendat, a la tradition à cœur, comme il se doit

pour un homme aussi sage. Le grand chef Gros-Louis était plus que réticent lors de son premier entretien téléphonique avec Cheryl. Son horaire est très chargé; il choisit soigneusement les événements auxquels il participera et ceux qui seront parrainés par la Première Nation Huron-Wendat.

Toujours est-il qu'une mission avait été confiée à Cheryl. En tant que fervente adepte des valeurs véhiculées par E-Spirit et membre du groupe responsable de l'organisation du concours, ne pas déployer tous les efforts possibles pour mener à bien sa mission était carrément impensable. Par conséquent, lorsqu'elle a eu le grand chef Max Gros-Louis au bout du fil, Cheryl s'est présentée et a demandé à le rencontrer en vue de lui faire connaître le merveilleux projet « E-Spirit » et de lui offrir du tabac, un geste traditionnel, pour le remercier d'être l'hôte du grand événement prévu

Intrevue avec le grand chef Max Gros-Louis

BDC: Bonjour grand chef Gros-Louis. C'est vraiment un plaisir de pouvoir nous entretenir avec vous aujourd'hui. Il y a longtemps que la revue Services bancaires aux Autochtones attendait ce moment et nous vous remercions de prendre quelques minutes pour nous parler.

« C'est un plaisir pour moi et je vous remercie pour l'intérêt que vous portez – premièrement – pour la Nation huron-wendat – deuxièmement – pour votre intérêt pécunié, votre intérêt bancaire et pour la publicité dont vous nous faites bénéficier. C'est toujours apprécié! »

BDC: Grand chef, en quoi diffère la jeunesse autochtone d'aujourd'hui par rapport à votre jeunesse? De quelles façons les choses ont-elles changé ou, ont-elles vraiment changé?

« Bon écoutez, il y a une chose que j'aimerais tout de suite préciser: nous, les Hurons-Wendats, sommes des Indiens statués. Parce que si vous faites mention des Autochtones, cela s'applique également aux Métis et aux Inuits. Puisque nous, Hurons-Wendats, sommes des Indiens statués selon la Loi sur les Indiens (Note de la rédaction : LR., 1985, ch. 1-5), il est facile de constater la différence... »

Pour revenir à vos questions : la réserve des Hurons-Wendats est plutôt bien située d'un point de vue géographique. Nous sommes au beau milieu de la ville de Québec et il n'y a pas de chemin de pénétration ou de route à faire pour venir chez nous. Tout ça existe déjà. Le contact se fait assez bien, ce qui facilite le développement économique...

Sans pour autant s'assimiler, les Hurons-Wendats se sont adaptés et nos jeunes, qui sont maintenant en mesure d'aller à l'école puisque nous avons des professionnels, peuvent nous servir pour le développement économique – ce qui aide beaucoup du point de vue social. »

BDC: Quelle importance accordez-vous à l'éducation?

« L'éducation je crois que c'est la base... comme je viens de vous le mentionner. En contrepartie, je préconise tout de même une éducation adaptée. Il ne faut tout de même pas s'emporter! J'ai un drôle de concept de l'éducation: d'abord l'éducation c'est quelque chose que l'on fait à la maison! L'instruction, elle, se fait à l'école! Vous conviendrez qu'il y a une grosse différence entre les deux.

L'instruction que l'on veut donner, que l'on peut donner – soit ici où à l'extérieur de la réserve – devrait être imprégnée de nos traditions. Il faut faire ressortir les traditions, faire ressortir la culture des Premières Nations et, dans le respect de ces dernières, que l'on enseigne aussi les choses modernes, que l'on enseigne les professions dites modernes: le droit, la médecine, peu importe le domaine! Oui, c'est très important de le faire, comme c'est aussi important que ces jeunes des Premières Nations à qui l'on a enseigné autant de bonnes professions restent chez nous ou nous reviennent pour nous aider à (atteindre) une plus grande autonomie.

BDC: Pour le bénéfice des lecteurs non-indiens / non- autochtones, pouvez-vous nous expliquer comment les jeunes indiens / autochtones font – à ce jour – l'apprentissage des traditions ancestrales, des croyances spirituelles, des arts et autres?

« Nous avons un endroit qui répond à ces besoins. Certes, d'une part il y a toujours l'école, mais nous avons également un CDFM où les jeunes sont en mesure de suivre des cours spécialisés... »

(Rencontre avec un homme de contraste, suite)

“En revanche, je me suis dit que j'avais devant moi une jeune femme qui croyait aux valeurs véhiculées par E-Spirit sans pour autant estimer que tout le monde devrait s'engager, qui se questionnait plutôt sur les raisons pour lesquelles de telles personnes ne s'engageraient pas. Voilà pourquoi j'ai décidé de m'engager. Maintenant, je sais qu'E-Spirit est un bon programme pour la jeunesse autochtone”

dans la ville de Québec, son territoire. Comme il est mentionné ci-dessus, le grand chef Gros-Louis était quelque peu hésitant au départ, mais au bout du compte, sa réponse a été : « Appelez-moi lorsque les dates auront été choisies ».

Ainsi, le 18 janvier dernier, Cheryl Kim Watson et sa collègue Bernadette Smith, responsable du projet E-Spirit, se sont rendues, plus lentement que prévu à cause d'une tempête de neige, à la réserve de la Nation Huron-Wendat, située tout près de la ville de Québec, soit à une quinzaine de minutes de route. Toutefois, comme peut l'occasionner le climat de Québec en janvier, cette « petite promenade » a été un peu plus longue. Il a fallu quelque 45 minutes à Cheryl et à Bernadette pour se rendre à la réserve de la Nation Huron-Wendat; malgré les décors hivernaux féeriques, il est clair

que le trajet les a marquées.

Leurs appréhensions à l'égard de la réserve de la Première Nation se sont rapidement dissipées. Les routes de la réserve étaient pavées et celle-ci prenait des airs de petite ville. L'endroit est impressionnant! La réserve ne ressemble en rien à celle où Cheryl a grandi en Saskatchewan. Toutefois, comme elle l'a rapidement fait remarquer, « sa » réserve était également très bien.

Au total, la Première Nation Huron-Wendat se compose de 3 007 membres, dont 1 302 vivent dans la réserve à l'heure actuelle. En réalité, l'une des principales préoccupations du grand chef est de disposer de suffisamment d'espace pour toutes ces personnes. Il est d'avis qu'il faut obtenir un plus grand territoire pour les membres de la Nation Huron-Wendat.

Pour en revenir à la rencontre de Cheryl et Bernadette avec

des cours d'artisanat, de langues, des cours culturels. Nous avons nos traditionalistes qui travaillent avec nous et nous faisons aussi venir des gens qui proviennent d'autres Premières Nations – du Québec et même d'ailleurs au Canada – pour développer certains domaines. À titre d'exemple: l'été dernier, nous avions des gens venus de l'extérieur pour donner un cours pendant un peu plus d'un mois... comment travailler l'écorce de bouleau, comment faire les dessins dessus, comment faire un canot, comment faire des paniers... et cela, nous le faisons à chaque année dans différents domaines. »

BDC: Selon vous, les communautés indiennes/autochtones sont-elles en mesure de concrétiser cet heureux « mariage » de l'enseignement traditionnel à l'enseignement moderne? »

« Oui, c'est possible. En contrepartie, cela nécessite un programme très bien équilibré, très précis et bien réglementé. Ce qui est souvent oublié dans les écoles modernes. »

BDC: Croyez-vous que certains changements s'imposent et si oui, lesquels?

« Écoutez, peu importe qu'il s'agisse d'une école située dans une réserve indienne ou à proximité d'une réserve, il faut avoir un curriculum qui fait mention des Premières Nations, de leurs cultures. »

BDC: Grand chef, quelles sont vos impressions au sujet de l'entrepreneurship (l'entrepreneuriat) autochtone?

« De même pour l'entrepreneuriat... il faut l'enseigner à nos gens afin qu'ils sachent ce que l'entrepreneuriat représente. Nous savons qu'il existe des instituts qui excellent dans ce créneau... il est essentiel que tout cela soit bien expliqué à toutes les Premières Nations, que l'on explique justement comment faire partie de l'entrepreneuriat, comment s'y intégrer afin de pouvoir en profiter aussi. »

BDC: Selon vous, de quelle(s) façon(s) pourrait-on mieux stimuler l'entrepreneurship?

« Peut-être en rencontrant chaque directeur d'entrepreneuriat... rencontrer nos gens qui oeuvrent dans ce domaine. Nous avons aussi des spécialistes de l'entrepreneuriat – peut-être faudrait-il leur redonner des travaux qu'on leur avait déjà donnés, leur redonner nos affaires. Il est primordial qu'il y ait des contacts plus fréquents, plus précis, avec les gens qui sont à la tête de grosses entreprises. »

BDC: Pour le bénéfice de nos lecteurs qui n'ont pas eu la chance de lire notre numéro spécial d'ENVOL sur E-Spirit 2006, quelles sont vos impressions du concours?

« Bien j'y ai participé la dernière fois, c'était à Québec, je crois. À mon avis, il faut absolument qu'il y ait davantage de publicité. Après tout, il n'y avait pas beaucoup de participants en provenance de Québec... il faut qu'il y ait davantage de publicité, davantage de quoi que ce soit... expliquer par le biais de chaque Première Nation, de par les conseils, lesquels rapporteraient l'information à nos spécialistes en développement économique. Nous pourrions probablement en faire profiter à nos jeunes... les intéresser sur ce que vous faites. C'est une belle initiative! »

BDC: Au nom de Services bancaires aux Autochtones, nous vous remercions et nous profitons de l'occasion pour vous souhaiter nos meilleurs vœux de santé et de bonheur en ce début de l'an 2007.

« On vous les remet mon cher monsieur! Nous en gardons un peu, mais nous vous en remettons un peu aussi! Nous vous remercions de l'intérêt que vous avez. Au revoir. Merci. »

le grand chef, les deux femmes s'accordent pour dire que la présence de Max Gros-Louis suscite le respect. Grand et agréable, le grand chef est un homme charismatique. Voilà un homme que l'on remarque dans une foule.

Max Gros-Louis est né le 6 août 1931 dans le Village-des-Hurons de Wendake, au Québec. Il fréquente l'école de son village jusqu'en quatrième année et poursuit ses études à l'Académie de Loretteville. Plus tard, Max Gros-Louis apprend l'anglais par correspondance. Ses autres études sont principalement axées sur le droit des Autochtones et ses composantes (la Loi sur les Indiens, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, l'Acte de Québec et les traités). Max Gros-Louis a été vice-président de l'Association professionnelle des artisans du Québec pendant dix ans. De 1964 à 1984, il est grand chef de la Nation Huron-Wendat. Son retrait du monde politique en 1984 s'est révélé prématuré. En effet, Max Gros-Louis effectue un retour en politique en 1987 et est réélu grand chef en 1994. Ses réalisations sont trop nombreuses pour être énumérées dans le présent article, qui est trop court pour rendre justice à cet homme et son histoire.

Cheryl et Bernadette ont constaté que le grand chef était un homme spirituel et très traditionnel. Véritable homme de contraste, le grand chef Max Gros-Louis adore la chasse et le

trappage, la lecture (sa bibliothèque renferme de nombreux manuscrits originaux acquis en France et à Londres) et les voyages. Bon et modeste, il est également un mari, un père, un grand-père et un aîné respecté.

Le titre d'Aîné E-Spirit 2006 lui convenait parfaitement. Le grand chef s'est confié à Cheryl après les cérémonies de clôture. Il lui a dit: « Lorsque vous êtes venues me rencontrer au sujet d'E-Spirit, je ne connaissais pas le concours. En revanche, je me suis dit que j'avais devant moi une jeune femme qui croyait aux valeurs véhiculées par E-Spirit sans pour autant estimer que tout le monde devrait s'engager, qui se questionnait plutôt sur les raisons pour lesquelles de telles personnes ne s'engageraient pas. Voilà pourquoi j'ai décidé de m'engager. Maintenant, je sais qu'E-Spirit est un bon programme pour la jeunesse autochtone. » Cela résume, cher lecteur, comment Cheryl a rencontré le grand chef Max Gros-Louis – un homme de contraste – et l'a convaincu de devenir l'Aîné E-Spirit 2006.

La présence du grand chef Max Gros-Louis aux cérémonies de 2006 a véritablement bonifié l'événement. Nous tenons à remercier le grand chef Max Gros-Louis, notre homme de contraste, ainsi que notre chère Cheryl Kim Watson. Longue vie au grand chef Max Gros-Louis et à E-Spirit! ■

PAR JIM RICHARDSON, directeur national, Services bancaires aux Autochtones, BDC

L'importance de l'éducation

Au cours de notre entretien avec lui, le grand chef Max Gros-Louis a parlé de questions très importantes liées à l'éducation et à la culture. En effet, le taux de décrochage demeure très élevé chez les élèves du secondaire dans les communautés autochtones, et il faudra redoubler d'efforts pour les inciter à poursuivre leurs études. Cette opinion est conforme à celle de la majorité des dirigeants autochtones : il faut obtenir un meilleur contrôle de l'éducation afin de mieux équilibrer la préservation de la culture et l'acquisition d'une éducation. L'assimilation n'a pas donné les résultats escomptés, et il faut donc en faire plus pour encourager les élèves autochtones.



Les entreprises de toute envergure qui souhaitent entretenir des liens avec des communautés autochtones seront également intéressées par les observations du grand chef Gros-Louis. En fait, cela me rappelle mes cours de maîtrise en administration des affaires, que j'ai suivis voilà des années, à l'Université Queen's : on nous y a appris qu'il fallait penser aux différences culturelles chaque fois qu'on faisait des affaires dans des pays asiatiques ou autres. Je pensais déjà qu'il fallait également y penser au Canada même, à plus forte raison dans nos rapports avec les Premières Nations et les Autochtones. Des années après, j'ai lancé un programme selon lequel des étudiants en deuxième année du MBA de grandes universités pouvaient lancer un projet dans une

réserve. Ainsi, ces futurs chefs d'entreprise s'initiaient à la culture autochtone et aux espoirs et aspirations des peuples autochtones du Canada tout en apportant leur propre savoir en évaluation de plans d'affaires. Ce programme est à présent administré par le Service d'assistance canadienne aux organismes (SACO).

Le grand chef Gros-Louis nous a également parlé de l'éducation formelle, qui offre le savoir nécessaire pour fonctionner dans une carrière ou une profession. Cela s'applique aux entreprises aussi. Les banques considèrent, à juste titre, que les nouvelles entreprises présentent des risques. La majorité d'entre elles ont disparu au bout de deux ou trois ans. Ce taux d'échec est élevé, et la principale raison en est le manque de connaissances en gestion. Il est difficile pour un entrepreneur en herbe d'obtenir du financement s'il ne détient pas le savoir nécessaire pour exploiter une entreprise. La Banque de développement du Canada parraine E-Spirit, un concours national de plans d'affaires visant à les intéresser à ce domaine et à les doter d'outils essentiels à l'exploitation d'une entreprise. Tous les ans, plus de 300 élèves de tous les coins du Canada participent à cette belle initiative sur Internet et ont l'occasion de visiter une université dans une ville qui change annuellement. Les jeunes résident dans le campus et s'initient à la vie universitaire, dans l'espoir qu'ils se sentiront plus à l'aise quand viendra leur tour de fréquenter un établissement postsecondaire.

Le grand chef Max-Gros Louis et moi-même sommes d'accord que l'éducation et la formation sont essentielles au succès des communautés autochtones. Toutefois, le respect de la culture locale est indispensable pour produire de réels progrès dans les communautés autochtones, sans pour autant sacrifier les normes de qualité de l'éducation et de la formation. C'est la clé du succès. ■

Note de la rédaction : Jim Richardson a pris sa retraite le 29 juin 2007. Quand j'ai commencé à rédiger cette note, je me suis demandé quels seraient les meilleurs mots pour décrire Jim Richardson. Comment vous donner un « portrait » fidèle de cet homme à rôles multiples : membre de la Première Nation Pabineau, père, grand-père, soldat, banquier, fondateur, jogger, collectionneur d'art autochtone et, désormais, retraité...

Jim était à la tête des Services bancaires aux Autochtones depuis 1996. Sous sa direction, les Services aux Autochtones ont mis en œuvre plusieurs projets : le fonds de développement des entreprises autochtones, les cercles d'emprunt, les prêts de capital destinés à la croissance des entreprises autochtones, les programmes de stage et d'emplois d'été pour les étudiants, le bulletin d'information Services bancaires aux Autochtones et le magazine ENVOL, ainsi que le concours E-Spirit (le concours de plans d'affaires de BDC pour les jeunes Autochtones).

Certains d'entre vous savent peut-être que Jim est le fondateur d'E-Spirit. Il n'aime pas employer le terme « fondateur », mais à mon avis, il faut « rendre à César ce qui appartient à César ».

Jim Richardson, ce bourreau de travail, respecte tous et chacun et croit que chaque personne a sa propre histoire à raconter. Par contre, il demeure très humble et son histoire n'est pas encore écrite.

Une fois à la retraite, Jim prévoit passer plus de temps à visiter les jungles du Pérou et de la Bolivie, où il possède d'ailleurs sa propre hutte. Amuse-toi bien, Jim. Tu nous manqueras. (Viens nous rendre visite de temps à autre, compris?). Nous te remercions pour tes conseils et ton aide. Merci d'être qui tu es.

par WENDY MACNAIR, chef, Services bancaires aux Autochtones, BDC

Fox E. Trucking

{ Un service de camionnage qui a fait son chemin }

Eugene Carlos Fox, membre de la bande des Blood du sud de l'Alberta, est camionneur, entrepreneur et homme d'affaires depuis sa naissance ou presque. À présent, il exploite Fox E. Trucking, une entreprise prospère et diversifiée de camionnage qui offre des services et produits de transport aux secteurs pétrolier et agricole ainsi qu'aux producteurs de gravier et aux compagnies de construction.

« Je me suis initié aux affaires dès mon plus jeune âge, dans une famille qui croyait aux bonnes pratiques commerciales et les mettait en application », explique M. Fox. Il a monté son entreprise parce qu'il voulait être son propre patron. Étant jeune, il travaillait à salaire, mais il a décidé que ce n'était pas pour lui. « J'ai appris à surmonter mon manque de capital en investissant dans ma propre personne. »

Issu d'une longue lignée d'agriculteurs, d'éleveurs, d'hommes d'affaires et d'avocats, M. Fox a reçu pour héritage un esprit d'entreprise certain. Voilà une cinquantaine d'années, son père a été l'un des premiers agriculteurs de la réserve des Blood. Avant cela, dès la fin du XIX^e siècle, son arrière-grand-père paternel faisait venir à Fort Benton, Fort Whoop-Up et Calgary des marchandises expédiées par bateau à vapeur depuis St. Louis, dans le Missouri.

Enfant, M. Fox accompagnait sa mère qui conduisait un gros camion transportant du charbon du sud de l'Alberta et de Crows Nest Pass vers les centres d'affaires du gouvernement dans la réserve et les environs. À la ferme familiale située au sud de Standoff, en Alberta, où il a grandi, son père lui a enseigné à conduire un tracteur.

Au début des années 1970, M. Fox a commencé à travailler dans les champs pétroliers, sur les plateformes et dans les chantiers du sud de l'Alberta. À l'heure actuelle, Fox E. Trucking transporte du pétrole brut depuis la réserve des Blood pour le compte de Plains Marketing Canada Ltd. of Canada, et M. Fox compte parmi la poignée de transporteurs pétroliers autochtones en Alberta.

En 1986, il a établi et exploité une grande entreprise de construction qui a donné du travail à environ 60 employés dans le cadre de plusieurs projets, notamment le barrage de la rivière Oldman, le système d'irrigation de la tribu des Blood et des projets d'irrigation à St. Mary.

En 1996, il a décidé de laisser de côté son entreprise de construction pour se consacrer au camionnage et à la production de foin et d'orge, ainsi que d'autres projets. Fox E. Trucking a rapidement pris de l'expansion et continue de grandir depuis lors.

Au cours des 10 dernières années, M. Fox a acquis une clientèle

Note de la rédaction : Le financement octroyé par BDC à Fox E. Trucking a pris la forme d'un prêt de capital destiné à la croissance des entreprises autochtones, qui offre des conditions souples en matière de ratio d'endettement, un financement allant jusqu'à 100 000 \$ pour les entreprises existantes et 25 000 \$ pour les nouvelles entreprises, et un soutien personnalisé en gestion. Ce soutien est offert en association avec le Service d'assistance canadienne aux organismes (SACO). Le programme est conçu pour offrir aux entrepreneurs autochtones des aptitudes en gestion et des compétences nécessaires pour élaborer un plan d'affaires. Il comprend des services de mentorat et de consultation pendant deux ans après l'approbation du prêt. Le financement permet d'acquies des immobilisations, de payer les frais de franchise, de défrayer les coûts de démarrage et de constituer le fonds de roulement nécessaire pour soutenir une croissance continue. BDC tient à collaborer avec la communauté et versera donc une partie des intérêts payés à un organisme communautaire ou de bienfaisance choisi par l'emprunteur. Pour en savoir plus sur ce programme et sur les autres offerts par BDC, consultez www.bdc.ca.

fidèle dans le secteur du camionnage. Il transporte notamment du gravier pour les travaux publics de la bande des Blood, des entreprises privées et le district municipal, du foin et du fourrage pour le ranch de la bande des Blood, ainsi que pour les éleveurs et agriculteurs de la région, et des conteneurs ferroviaires destinés à l'exportation pour des gens d'affaires japonais. Il offre également un service de remorque-plateau pour les besoins en transport d'équipement de la bande des Blood, d'entreprises privées et de particuliers.

M. Fox a créé des débouchés et des emplois qui contribuent au bien-être économique de ses employés, de leurs familles et de leurs communautés autochtones et non autochtones du sud de l'Alberta. Il a neuf employés, dont six Autochtones.

M. Fox a la réputation de fournir un service de qualité, de livrer les marchandises à temps et de faire son travail comme il se doit. C'est un homme d'affaires dynamique et compétitif qui aime travailler avec les gens et traiter personnellement avec ses clients. Il a établi d'excellents rapports et liens d'amitié grâce à ses aptitudes en communication, au respect mutuel et à la confiance, et parce qu'il offre des relations d'affaires équitables et mutuellement profitables pour lui, l'entreprise et ses clients.

M. Fox avoue que le financement a été l'aspect le plus ardu du lancement et de la préservation de son entreprise. Ses possibilités étaient limitées parce qu'il n'était pas en mesure d'hypothéquer une propriété ou de demander un prêt garanti par des terres de la réserve.

En 2003 et 2004, le Southwestern Business Development Centre (SWAB) de Pincher Creek, en Alberta, a aidé Fox E. Trucking à élaborer un plan d'affaires et à obtenir des prêts. En 2005, le SWAB et la Banque de développement du Canada (BDC) à Lethbridge ont consenti un prêt conjoint à Fox E. Trucking pour lui permettre d'acheter un autre camion, un Western Star 2006, destiné au transport du pétrole. L'année suivante, M. Fox a suivi une formation offerte par BDC pour apprendre à élaborer des plans stratégiques.

M. Fox affirme que son plan d'affaires a aidé les institutions de prêt à mieux comprendre son entreprise et ses besoins financiers. Il remercie le SWAB, BDC, la Banque Royale du Canada (RBC) à Lethbridge, et l'Indian Business Corporation (IBC) de Calgary, qui lui ont prêté l'argent nécessaire pour atteindre ses objectifs.

« Ce fut un plaisir de collaborer avec Eugene Fox et avec sa femme Kitty et de les soutenir dans leurs efforts, raconte Ron Corbiere, directeur de comptes à la succursale de Lethbridge de BDC. Ce sont des gens d'affaires aguerris qui savent que sans plan, on court à sa perte. Leur conscience de cela, combinée à l'aide offerte par la Société d'aide au développement de la communauté de Pincher Creek, les a amenés au succès qu'ils connaissent aujourd'hui. »

Titulaire d'un certificat en génie civil de la Southern Alberta Institute of Technology (SAIT) à Calgary, M. Fox a également suivi des cours en entrepreneuriat autochtone offerts par l'organisme Blood Tribe Economic Development et par le centre de formation en affaires de l'Université de Lethbridge.

Il est membre de la Blood Reserve Truckers Cooperative et de la Chambre de commerce Kainai, qui font la promotion de l'emploi et du développement économique dans la réserve des Blood. ■



Nous serons connus à tout jamais par les traces que nous laissons derrière nous.

—Proverbe Dakota

par **RICHARD TURNER**, directeur de comptes, succursale de Nanaimo de BDC

Les Premières Nations de la côte Ouest

[1^o de 2 parties]

L'indépendance économique grâce à la bonne administration des ressources

Les résidents des zones côtières de la Colombie-Britannique jouissent d'immenses richesses naturelles, mais cela entraîne une grande responsabilité dans leur administration. Autrefois, les Premières Nations exploitaient les ressources qui existaient dans leurs territoires respectifs pour survivre et prospérer. Depuis l'arrivée des Blancs, toutefois, les Canadiens pas plus que les Premières Nations ne brillent au tableau d'honneur quant à la protection des populations de poissons, à l'exploitation raisonnable des forêts ou à la mise en valeur durable des terres. Sur le plan économique, certaines communautés autrefois riches en ressources dépendent maintenant des deniers publics. À l'heure actuelle, toutefois, on assiste à la renaissance de certaines communautés qui veulent rétablir leur autonomie en dotant leurs membres d'emplois et de services, grâce à des initiatives planifiées et inclusives de développement économique. Sur l'île de Vancouver, la plupart de ces initiatives sont liées à un savoir et à des traditions que les Premières Nations possèdent de longue date.

Les tribus Cowichan (Qu'wut'sun)

Les tribus Cowichan, qui peuplent la vallée Cowichan, au centre de l'île de Vancouver, font partie de la peuplade côtière Salish.

Comptant plus de 3 800 membres, c'est la plus grande bande de la Colombie-Britannique. Ouvert en 1966, le premier bureau de la bande avait au départ trois employés. De nos jours, c'est l'un des plus grands employeurs de la région, avec plus de 700 employés. Créée pour favoriser l'autonomie économique de la communauté, la Khowutzun Development Corporation (KDC) est le principal organe du développement des tribus Cowichan. En plus d'offrir des emplois stables et des formations aux membres des tribus, elle soutient les entrepreneurs capables de favoriser la prospérité de la communauté. L'organisme a contribué au développement de plusieurs projets, notamment le Qu'wut'sun Cultural and Conference Centre, où se déroulent d'authentiques manifestations culturelles autochtones et des conférences, les entrepreneurs et promoteurs Khowutzun Mustimuhw Contractors, les fabricants de cuisines et de salles de bains KMJ Kitchen and Bath Centre, le vignoble et la cave Cherry Point, producteur de vins et de portos reconnus, ainsi que la pépinière Koksilah, spécialisée en végétaux et légumes de la région.

Le plus prometteur de ces projets est Khowutzun Forest Services (KFS), entreprise qui a signé avec le gouvernement fédéral, en février 2004, une entente de six ans d'une valeur de 13 millions de

Une autre entreprise prospère, **Choo Kwa Ventures**, conjugue heureusement traditions et tourisme, avec des visites en canot sur la rivière Somass, une boutique de cadeaux et un barbecue annuel au saumon. L'entreprise a acquis une excellente réputation, comptant parmi les finalistes d'un prix d'excellence en affaires de l'île de Vancouver.

dollars et touchant l'exploitation forestière. Cette entente permet aux opérations forestières des territoires traditionnels des tribus Cowichan de jouir d'une certaine stabilité. En outre, le Treaty Negotiations Office a débloqué 600 000 \$ pour le financement du développement économique des tribus Cowichan, afin d'offrir une formation et des services d'ingénierie dans le secteur forestier, la sylviculture, l'exploitation forestière et les systèmes d'information géographique et de mappage. Ce projet comprend également un plan de développement et d'administration de la forêt afin de cerner des stratégies de commercialisation et d'examiner la possibilité d'attirer une nouvelle clientèle et d'offrir des services à valeur ajoutée.

« Ce financement aidera les tribus Cowichan à développer les outils nécessaires en vue d'ouvrir des débouchés dans le secteur forestier, de former leurs membres, d'encourager les partenariats avec le secteur privé et de coordonner les activités forestières de la région », estime Geoff Plant, alors procureur général et ministre responsable des négociations de traités.

Première Nation Hupacasath

Les Hupacasath résident dans la vallée d'Alberni, au centre de l'île de Vancouver, et ils font partie du groupe des Nuu-Chah-Nulth, premiers habitants de la côte ouest de l'île de Vancouver. Malgré ses effectifs modestes (300 têtes), la communauté a entrepris de vastes réformes économiques qui ont produit de grands succès.

Dans un article intitulé « Making Waves », la conseillère en chef Judith Sayers écrit ceci : « Notre premier pas vers le changement a été d'établir de bons rapports avec les communautés environnantes. Nous voulions être de bons voisins. Nous avons commencé à assister à des activités, à organiser des événements, à participer au conseil du district régional en tant que représentants du conseil de la tribu Nuu-Chah-Nulth. Nous sommes devenus membres de la Chambre de commerce de la vallée d'Alberni et avons siégé à son conseil. Nous avons écrit des lettres aux journaux locaux, rencontré les journalistes et fait parler de nous dans les médias, tout cela pour créer une image positive de notre communauté Hupacasath. »

Ces premiers gestes ont permis de cerner des débouchés, de rédiger un énoncé de mission, d'établir des objectifs et de créer un cadre général pour faire avancer les initiatives de développement économique axées sur la communauté. Les Hupacasath exploitent maintenant un boisé rentable de 400

hectares et ont gagné un prix environnemental décerné par la Chambre de commerce de la vallée d'Alberni.

Une autre entreprise prospère, Choo Kwa Ventures, conjugue heureusement traditions et tourisme, avec des visites en canot sur la rivière Somass, une boutique de cadeaux et un barbecue annuel au saumon. L'entreprise a acquis une excellente réputation, comptant parmi les finalistes d'un prix d'excellence en affaires de l'île de Vancouver. Il existe un deuxième projet de nature touristique : un centre d'interprétation sur la route menant à Tofino, lequel pourrait devenir l'un des meilleurs du monde et le plus fréquenté. En effet, Tofino reçoit deux millions de visiteurs chaque été.

Eagle Rock Materials Ltd., formée en coentreprise avec une autre Première Nation, est une société privée qui extrait des agrégats de construction dans le territoire de Hupacasath. L'entreprise offre un important potentiel de création d'emplois fondés sur le savoir, la gestion minière et les compétences techniques.

Un élément clé de la stratégie économique de Hupacasath? La diversification. En effet, M^{me} Sayers fait remarquer que la diversification de l'économie locale constitue autant la clé de la survie pour Hupacasath que pour Port Alberni, ville qui dépend entièrement de la foresterie. La communauté a maintenant investi dans le secteur énergétique, avec un projet d'énergie verte, à savoir une microcentrale hydraulique de 6,5 mégawatts au fil de l'eau, sur le ruisseau China.

« Nous avons attribué à ce projet le nom que nous donnons au ruisseau : Upnit, qui signifie un endroit calme, explique M^{me} Sayers. Nous voulons montrer ainsi notre volonté de participer à la création d'énergie douce et à la réduction des gaz à effet de serre. Le projet est conforme aux paramètres d'un plan énergétique communautaire que nous avons déjà exécuté pour nous aider à devenir une communauté plus durable sur les plans environnemental, social et économique. » Le projet a donné du travail à neuf membres de la Première Nation pendant l'étape de la construction, et il a créé quatre postes à temps plein. Il forme le fondement de la capacité d'un autre projet au fil de l'eau qui en est à l'étape de la conception, ainsi qu'à une société de service public en train d'être mise sur pied. À plus long terme, ce projet permettra à une île qui a besoin de plus d'électricité de devenir un fournisseur net d'énergie.

Notes et remerciements Nous remercions et félicitons Kekinusuqs (Judith Sayers), conseillère en chef de la Première Nation Hupacasath de Port Alberni. Renseignements et citations obtenus de M^{me} Sayers et tirés de son article paru dans le magazine « Making Waves » (vol. 16, no 4, hiver 2005). Pour en savoir plus au sujet de la bande des Cowichan, consultez son site Web à www.cowichantribes.com.

Note de la rédaction : Richard (Rick) Turner est directeur de comptes à la succursale de Nanaimo de BDC, où il gère un portefeuille de 25 clients en croissance et plus de 15 millions de dollars de prêts. Ses clients représentent les secteurs de l'industrie légère et lourde, de la transformation des aliments, des transports, de la construction, des services d'affaires et des loisirs. Titulaire d'un baccalauréat en sciences de l'Université Simon Fraser, M. Turner vise maintenant le titre de CGA. Il compte plus de 10 ans d'expérience dans le monde des affaires, dont quatre comme gestionnaire de comptes d'une compagnie de construction modulaire sur l'île de Vancouver.